

5^e Regard sur la relève du cinéma québécois au Saguenay

Un genre qui s'éclate

Alexandre Laforest

Number 213, May–June 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36458ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laforest, A. (2001). 5^e Regard sur la relève du cinéma québécois au Saguenay : un genre qui s'éclate. *Séquences*, (213), 11–11.



Kosovolove, de Denis Côté

Manifestations

5^e Regard sur la relève du cinéma québécois au Saguenay

Un genre qui s'éclate

La cinquième édition du festival Regard sur la relève du cinéma québécois au Saguenay, festival sans compétition, s'avèrera probablement l'édition charnière pour cette rencontre conviviale en croissance. En effet, le festival présentait cette année plus d'une trentaine de films, mais un seul long métrage, celui de Philippe Falardeau, *La Moitié gauche du frigo*, tandis que six courts provenaient du Festival du court métrage de Clermont-Ferrand, dont l'apport a permis la création d'un nouveau volet international offrant quelques bijoux d'écriture filmique, tel *L'Origine du problème*, film de l'Espagnol Albert Ponte proposant une variation originale sur un thème usé, l'introspection d'un homme d'âge mûr en crise existentielle. Toujours dans le volet international, deux autres films méritent une mention : *Surveiller les tortues*, d'Inès Rabadan (Belgique), jolie fable sur la liberté et le travail, doublée en filigrane par un substrat très subtil de lutte de classes, et *Salam*, de Souad Le-Bouhati (France), relatant avec force émotions les derniers jours d'un immigré arabe en terre française.

Le festival présentait également un film improvisé, tourné en 48 heures selon de rocambolesques contraintes données à la réalisatrice Louise Archambault et à son équipe lors de la soirée d'ouverture par tous les festivaliers présents. L'absurdité de ces contraintes ne laissait présager que calembours prévisibles et grossiers, mais la bande d'improvisateurs est parvenue à réaliser un suspense plutôt crédible qui évite les nombreux pièges de la facilité. Très original et participant de la convivialité générale du festival, ce concept-événement particulier a représenté, pour le public et les invités, un moment très attendu et intéressant; l'idée semble donc à retenir.

Dans le même paradigme, une soirée intitulée « Tourner à tout prix ! » proposait des courts métrages produits en quelques jours grâce aux merveilles de la technologie numérique. Ainsi, l'Escadron du Colonel Fondant (collectif fondé par Francis Leclerc et Louis-David Morasse) offrait un pastiche de *Fargo*, des frères Coen; *Frijo* marque par la force de l'adaptation et le jeu des acteurs en symbiose avec le ton. Sébastien Pilote présentait quant à lui un film d'art tourné numériquement (étonnant), *Wiper*, tandis que le critique et cinéaste Denis Côté, avec son *Kosovolove*, projetait sa vision de la distanciation émotive dans une société de

proximité, surtout médiatique. Enfin, Robin Aubert et Daniel Grenier avec *Les Frères Morel* ainsi que Jean-François Rivard avec *Soowitch* (un Woody Allen purement fantastique témoignant d'un excellent travail d'écriture) profitaient de cette catégorie pour assurer leur retour au Saguenay grâce à un exercice de style soutenu.

Le court métrage québécois tourné en format 35 mm n'a rien à envier à celui du reste du monde. En effet, le très beau et touchant *Soleil glacé*, de Kim Nguyen, paraît tellement tributaire d'une esthétique et d'une thématique internationales que plusieurs cinéphiles croyaient voir une œuvre vietnamienne en provenance de Clermont-Ferrand ! Le court québécois s'éclate littéralement tous azimuts avec des films personnels évoquant une passion douloureuse, *La Cause et moi*, de Louis-Martin Reid-Gaudet, jusqu'au plutôt *trash* (malgré une photographie léchée et une caméra fluide, l'iconoclasme du film *Écrase bonhomme t'es pu dans l'coup*, de Guillaume Demers, amuse – pendant un temps –, en passant par la méditation introspective d'une femme décalée dans *Killing Times*, de Tara Johns.

Chaque festival révèle un auteur prometteur. Au Saguenay, deux films s'échappent du peloton : celui de Robin Aubert, *Lila*, primé à Clermont-Ferrand, et celui de Frédéric Lapière intitulé *Romain et Juliette*. Aubert raconte la plus simple des histoires, une histoire d'amour à sens unique, mais il la joue entre deux punks de la rue; l'écriture est forte et vivante, touchante et frustrante, appuyée par l'interprétation extraordinaire de la sœur néophyte du cinéaste, Ève Aubert dans le rôle-titre, et Joël Marin en amoureux enragé aux manières douces et à la réflexion articulée. Le film d'Aubert démontre que les histoires se ressemblent toutes, mais que le traitement choisi est la seule voie originale. *Romain et Juliette* participe du même adage en mettant en scène la séparation d'un couple marié depuis plus de 50 ans; l'écriture de Lapière évite admirablement les pièges du pathétique et du mélodramatique et présente une variation sur le thème de l'amour qui peut paraître choquante puisque les aînés n'ont pas encore leur place au grand écran et parce que leur émotivité, comme tout le reste, semble, à nos jeunes perceptions, arrêtée. Le film montre, avec toute la simplicité formelle qui sied au rythme de vie de ces protagonistes, toute l'émotion dont ils sont encore capables.

Alexandre Laforest